

SAKAGUCHI Ango
L'IDIOTE



Picquier poche

SAKAGUCHI Ango

L'IDIOTE

**Récits traduits du japonais
par Edwige de Chavanes**



Éditions Picquier

Titre original: *Hakuchi*
Watakushi wa umi o dakishimete ita

© 1946, Sakaguchi Michiyo

© 1986, Editions Le Calligraphe

1990, Editions Picquier

pour la traduction en langue française et l'avant-propos

© 1999, 2019, Editions Picquier

pour l'édition de poche

www.editions-picquier.com

Mas de Vert

B.P. 150

13631 Arles cedex

Conception graphique : Picquier & Protière

En couverture : © xxxxxx

ISBN : 978-2-8097-1456-2

ISSN : 1251-6007

*Sous les fleurs
Ne souffle que le vent.*

SAKAGUCHI ANGO

Avant-propos

« Le Japon a perdu, l'éthique des guerriers est morte mais, de cette matrice de vérité qu'est la déchéance, sont enfin nés des êtres humains. Vivons ! Tombons ! Pourrait-il exister un raccourci plus propre que cette démarche pertinente à sauver réellement l'être humain ? »

Cet appel fracassant que Sakaguchi Ango (1906-1955) lance dans son *Traité de la déchéance* publié en 1946 le rend d'un coup célèbre, en même temps que *L'Idiotie*, parue la même année, où, dès la première phrase, il range côte à côte porcs, canards et êtres humains, dans une énumération qui efface brutalement toute différence sensible.

Ce défi lancé à la société japonaise au lendemain de la défaite, c'est celui qui soutient toute l'existence de cet homme qui, à seize ans, gravait avec superbe sur son pupitre de collégien : « Je serai un remarquable raté et, un jour, je ressusciterai dans l'histoire. » Une préoccupation identique l'habite quand, de vingt à vingt-cinq ans, il se consacre à l'étude des philosophies de l'Inde, menant même pendant un an et demi une vie d'ascète qu'il poursuit jusqu'à la limite extrême de sa résistance physique et nerveuse ; et sa démarche reste fidèle à elle-même quand cet admirateur de Baudelaire et d'Edgar Allan Poe – qu'il aime autant pour leur œuvre que « parce qu'ils furent de superbes ratés » – s'adonne ensuite à une vie dissolue – ou du moins considérée comme telle par la morale sociale en vigueur. Car ce qu'il nomme « déchéance » se situe aux antipodes de l'avilissement humain, de l'*asservissement* de l'homme à ses instincts les plus bas. Rejeter tous les tabous, se libérer du carcan des valeurs morales ayant prévalu jusqu'alors dans la société japonaise, se défaire de tous ces artifices qui travestissent, falsifient la nature humaine et faussent nécessairement la relation que chacun établit avec lui-même et, par voie de conséquence, avec les autres : la « déchéance » est certes un acte de provocation,

de révolte ; c'est la rupture avec le monde établi et bien-pensant, en dehors de tous les systèmes, de toutes les idéologies. C'est « partir » loin de tout, pour essayer d'assumer totalement ce que l'on est, pour simplement tenter de revenir d'abord au point de départ le plus fondamental : soi-même. L'idiot qui s'enfuit de chez elle, qui fuit la colère et la haine, et peut être ainsi totalement ce qu'elle est, le fou, son mari, qui a rompu tout lien avec le reste du monde et sa mesquinerie, et préserve ainsi l'intégrité de sa vie privée, et aussi la femme frigide de *Je voudrais êtreindre la mer* (1946) qui s'enfuit sur sa bicyclette pour obéir à son destin sont, dans ce sens, des êtres « purs ». Izawa, le personnage principal de *L'Idiot*, est, lui, incapable de « partir » : malgré tout son mépris et sa répugnance, il reste enchaîné à un salaire misérable et à quelques paquets de cigarettes ; il vit en permanence contre lui-même et la haine qu'il nourrit pour les autres n'est que la conséquence directe de cette déchirure, de sa dépendance. A la fin du récit, Izawa décide lui aussi de partir « vers la gare la plus éloignée », sans un regard en arrière vers les décombres et la ville qui brûle. Mais il lui faut avant tout trouver un gîte où s'abriter ; il faut « rentrer » : la « déchéance » absolue ne peut normalement, humainement, exister.